

# Recensions : notes de lecture

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Annales fribourgeoises**

Band (Jahr): **79 (2017)**

PDF erstellt am: **27.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# RECENSIONS

---

NOTES DE LECTURE

## ***Freiburger Geschichtsblätter*, 93, 2016**

Le nonante-troisième numéro des *Freiburger Geschichtsblätter* rend hommage à la médiéviste Kathrin Utz Tresp, dédicataire de plusieurs articles, mais également contributrice et coéditrice de la revue, à l'occasion de sa retraite des Archives de l'Etat de Fribourg.

Georg Modestin présente un extrait de la chronique anonyme *Conflictus laupensis* dans laquelle est racontée l'expédition menée à la bataille de Laupen (21 juin 1339) par les troupes bernoises, qu'accompagne un «pastor bonus» portant le Saint Sacrement. Ce bon pasteur n'est autre que Diebold Baselwind, membre de l'Ordre teutonique et curé de la ville de Berne connu pour ses sermons hostiles aux Wittelsbach. L'auteur propose une première lecture théologique de cette représentation. Le prêtre portant le Saint Sacrement - selon le dogme de la présence réelle, le Christ lui-même - parmi les troupes en marche, renvoie à des passages de l'histoire biblique et permet d'associer les soldats bernois au peuple d'Israël, élu et protégé par Dieu. Après avoir montré d'autres exemples de ce type de représentation, G. Modestin replace l'extrait du *Conflictus laupensis* dans le paysage politique des affrontements entre le pape et l'empereur Louis de Bavière. Alors que l'Ordre teutonique se montrait généralement favorable aux Wittelsbach, certaines commanderies prenaient son contre-pied. Quant au curé Baselwind, s'il prêche contre l'empereur, s'est d'abord pour suivre les intérêts de Berne, illustrant par là l'imbrication des enjeux politiques régionaux et européens.

La parution, dans la collection des Sources du droit suisse, de l'édition du plus ancien registre de notaire conservé aux Archives de l'Etat de Fribourg, le *Registrum lombardorum*, par Lionel Dorthe et Kathrin Utz Tresp, permet à cette dernière de mettre en lumière quelques caractéristiques d'un document de première importance pour l'histoire médiévale fribourgeoise. Le registre tire son nom des banquiers lombards qui en ont rédigé une partie entre 1356 et 1359. Arrivés à Fribourg dès 1295, ils bénéficient pour s'installer de conditions favorables faites par les autorités, soucieuses de pourvoir au besoin d'argent et de confier à d'autres une besogne entachée par l'interdit de l'Église contre l'usure. Les banquiers lombards quittent Fribourg durant la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, selon l'auteur probablement pour fuir la surveillance toujours plus

pressante du gouvernement sur leurs affaires. C'est donc comme un instrument de contrôle que peut être vu ce registre, tout comme l'auraient été les manœuvres des autorités pour que le noble Aymo de Montagny emprunte chez les prêteurs fribourgeois Divitis plutôt que chez les Lombards, évitant ainsi une mainmise étrangère sur une seigneurie locale. Plus que de simples transactions financières, le prêt d'argent s'inscrit au cœur des relations sociales. K. Utz Tremp détaille la centaine de contrats de crédits que les banquiers lombards ont inscrit dans un registre qui ne recouvre que la fin de leur activité fribourgeoise. L'historienne propose une sociologie des emprunteurs tout comme des garants, qui se recrutent majoritairement dans la capitale, véritable centre financier d'un premier capitalisme fribourgeois.

C'est d'un registre de notaire postérieur que Walter Haas tire la reconnaissance de dette de Pierre Vespa, originaire d'Asti près de Turin, envers Pierre Perrin, bourgeois de Fribourg. Le 30 avril 1491, Vespa met en gage des modèles pour cartes à jouer et images de piété, qu'il fabrique et dont il fait commerce. L'importance des modèles dans le processus de fabrication permet de juger de la valeur mise en garantie par le débiteur. Bien que les cartes proposées par Pierre Vespa à ses clients n'aient pas été conservées, les diverses informations que le notaire consigne sur ces objets nous dévoilent tout de même certains aspects de ce pan d'histoire culturelle.

La contribution de Marie-Claire Gérard-Zai propose une approche philologique des Comptes des trésoriers de la ville de Fribourg. L'auteur s'intéresse aux volumes des années 1402, le premier conservé, à 1483, le dernier avant le passage à l'allemand. Bien que la langue de ces documents soit d'une syntaxe très limitée (sans verbes conjugués), ils contiennent nombres de substantifs, adjectifs, toponymes et patronymes qui permettent à la philologue d'affirmer l'existence d'une scripta propre à Fribourg. Cette langue écrite, en «rommant», se distingue entre autres par un polymorphisme dû surtout aux influences combinées du parler local et de l'allemand, et par certaines graphies peu novatrices.

Alors que l'action du clergé régulier, jésuites et capucins en tête, dans la réforme catholique est bien connue, Paul Oberholzer s'interroge sur le rôle du clergé séculier, et plus particulièrement du Chapitre de la col-

légiale Saint-Nicolas, dans le Fribourg de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Outre les travaux postérieurs, l'étude se fonde sur le premier manual du Chapitre, conservé aux Archives de l'Etat de Fribourg, et couvrant les années 1578-1596. L'auteur présente sa source en détails: langue, rédacteurs, succession des séances, sans omettre les lacunes du document. Une attention particulière est portée aux notices de décembre 1579 et janvier 1580, date du séjour à Fribourg du nonce Francesco Bonhomini. L'envoyé du pape, qui sera également l'un des promoteurs de l'installation des jésuites à Fribourg, a fait du Chapitre, qui depuis sa fondation en 1512 menait une existence peu réglementée et peinait à se distinguer du reste du clergé local, un élément central de la réforme catholique fribourgeoise. L'auteur présente divers éléments qui ont fait du Chapitre une corporation forte: suppression du clergé des desservants de Saint-Nicolas comme institution concurrente, attribution d'un sceau propre, participation aux nominations de chanoines plus actives que dans un Stadtstift classique. Enfin, le travail est suivi d'une annexe de tout premier intérêt: 32 courtes biographies de chanoines et de candidats au canonicat pour la période en question.

Le tableau que présente Catherine Waeber est une Vierge des Sept Douleurs, qui se trouve actuellement dans la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs de Barberêche. La chapelle a été bâtie en 1967 et ornée du mobilier d'un ancien sanctuaire aujourd'hui disparu. Parmi ces ornements se trouvent le tableau en question représentant la Vierge et sept événements, de la présentation de Jésus au Temple à sa mise au tombeau, qui lui causèrent tant de peines. Cette dévotion d'origine médiévale a vu ses thèmes se fixer au cours des siècles pour arriver à la représentation telle qu'elle a été peinte en 1668 pour l'ancienne chapelle de Barberêche. L'auteur ne peut que proposer des hypothèses pour l'identification du peintre, sous influence flamande, mais attribue la commande du tableau à François-Louis-Blaise d'Estavayer-Molondin, homme d'état actif à Neuchâtel et lié à Barberêche par son mariage.

Pascal Pernet montre, dans un travail sur la lutte contre la tuberculose chez les enfants fribourgeois, comment hygiène et morale ont été les moyens de combattre une maladie pour laquelle aucun traitement médical efficace n'était connu. Alors que la doxa de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle cantonnait cette maladie aux régions industrielles, on découvre que les campagnes

sont aussi largement touchées; ce qui accroît l'inquiétude des élites économiques et militaires pour le capital humain de nations toujours plus concurrentes. C'est dans ce contexte qu'est fondée, en 1912 et avec le soutien de la Confédération, Pro Juventute, l'un des principaux acteurs de la lutte contre la tuberculose chez les enfants en Suisse. À Fribourg, les autorités se déchargent du problème sur une association privée, la Ligue pour la lutte contre la tuberculose. Faute d'une thérapie efficace contre la maladie, c'est par la prévention que l'on entend la vaincre. Pascal Pernet présente les campagnes d'information mises en œuvre - celles qui passent par les écoles font des instituteurs des rouages centraux de la lutte - ainsi qu'un établissement censé extraire des cas à risque d'un milieu de vie favorable à la maladie. Le Chalet des Enfants de Pringy a accueilli de 1923 à 1966 des jeunes fribourgeois, souvent pauvres, dont le système immunitaire devait ressortir renforcé par un séjour dans ce préventorium. La pauvreté vu comme le résultat d'une vie dissolue: l'auteur explique que l'idéologie dominante alors voyait derrière la maladie des causes morales qu'il était autant, sinon plus important de combattre. Si la lutte prenait donc un aspect catéchétique, marqué à Fribourg du sceau d'un catholicisme souvent autoritaire, elle a aussi joué un rôle important dans l'évolution, notamment législative, de la protection de l'enfance.

Les *Freiburger Geschichtsblätter* 2016 contiennent encore l'éloge funèbre d'Erhard Lehmann, ancien secrétaire de la ville de Morat, une composition de Hubertus von Gemmingen, coéditeur de la revue, en l'honneur de Kathrin Utz Tremp, plusieurs recensions, ainsi que le rapport annuel 2015 de la présidente du *Deutscher Geschichtsforschender Verein des Kantons Freiburg*.

David Aeby

## ***La cathédrale Saint-Nicolas: 15 ans de chantier/ Kathedrale St. Nikolaus: 15 Jahre Baustelle, Patrimoine fribourgeois/Freiburger Kulturgüter, 21, 2016***

Le numéro 2016 de *Patrimoine fribourgeois/Freiburger Kulturgüter* a été consacré à la cathédrale Saint-Nicolas par le Service des biens culturels de l'État de Fribourg. Son chef, Stanislas Rück, le justifie en expliquant dans sa contribution que la restauration du portail sud de l'édifice, terminée dans l'année, achève, à quelques détails près, un cycle de travaux commencé dans les années 1920. L'architecte, mandaté depuis 1999 pour la direction des opérations, expose les nombreux tenants et aboutissants d'une telle entreprise de restauration, qui ajoute une troisième phase à la vie de l'édifice - après la construction et la transformation - et que les pages proposées par plusieurs acteurs du chantier viennent éclairer.

Un rappel des circonstances politiques locales au temps du début de la construction de Saint-Nicolas, qui voit la ville de Fribourg chercher à s'affirmer entre les Habsbourg et le duc de Savoie, permet de s'interroger sur l'origine des influences rhénanes qui marquent l'édifice et sur le rôle de Louis de Strassberg, curé de ville en 1309 et membre du chapitre cathédral de Strasbourg.

Dans deux articles consacrés à la structure de l'édifice, Dorothee Heinzelmann détaille les différentes phases de construction de l'église; l'étude des marques laissées par les tailleurs de pierre et des techniques d'assemblage permet de scander les deux siècles de construction en sept étapes qui voient défiler les artisans et leurs méthodes. De même, l'observation minutieuse des murs et de la charpente fournit quelques informations sur l'ancien clocher, démoli dès 1478, qui surplombait le chœur et dont nous ne possédons aucune représentation de visu. Le chœur gothique lui-même sera détruit durant la première moitié du XVII<sup>e</sup> et remplacé par le chœur polygonal actuel, avec le concours d'artisans bernois, bisontins et milanais. L'importance symbolique du chantier pour le gouvernement d'alors, qui ne pouvait souffrir le mauvais état du vieux chœur de sa collégiale, se retrouve dans la décoration du nouveau chœur, que parsèment des écussons aux armes de la ville et de ceux

qui la dirigeant. La restauration de ces pièces a été l'occasion d'études approfondies - allant jusqu'à la radiographie de certains médaillons - qui nous renseignent sur la matière, les couleurs et les fixations utilisées. Dernier élément de la structure auquel le volume s'intéresse: le fameux portail sud déjà mentionné. Après l'histoire de sa construction, qui s'étale, transformations comprises, du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, et le détail des personnages représentés, parmi lesquels saint Nicolas tient évidemment une place de choix, on expose sur plusieurs pages les travaux de restauration qui viennent de s'achever: état précédent l'intervention et étape de la restauration, techniques utilisées et enfin avancées permises quant à la polychromie et à l'histoire de l'art médiéval.

L'intérieur de l'édifice a également été l'objet de nombreux chantiers, que rapporte en partie ce numéro de Patrimoine fribourgeois. Les chapelles latérales - la construction de la première d'entre elles ayant été accordée en 1515 à Peter Falck - ont permis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de concentrer les célébrations et de libérer le vaisseau des nombreux autels adossés aux piliers et murs latéraux. Les restaurations entreprises par le XIX<sup>e</sup> siècle néo-gothique sur ces chapelles pour en unifier le style sont encore visibles, notamment par l'emploi de molasse verte, que l'on décèle un peu sur la belle série de photographies en fin de volume (p. 130-140). Les travaux plus récents ont mis à jour d'anciennes ornementsations que le mobilier masquait; ainsi, le démontage du retable de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Nativité a révélé une peinture murale cachée depuis plusieurs siècles. Autre élément décoratif à avoir fait l'objet de travaux et dont l'aspect a considérablement changé au cours des siècles, le vitrage a connu des caractères plus ou moins ornés, à l'exemple de la grande luminosité du XVIII<sup>e</sup> atténuée par le siècle suivant, qui réalisa de nouveaux vitraux et en importa des autres églises du canton (Carignan et Hauterive). La restauration des verres n'a pas été sans poser de problèmes aux verriers qui ont eu à les nettoyer tout en préservant la coloration appliquée par leurs prédécesseurs.

Enfin, mentionnons l'article qui traite de la réfection des cloches. Des travaux entrepris dans les années 1960 avaient modifié le carillon et des études sur les jougs (type de bois, séchage) et les battants (longueur) ont permis de lui redonner son harmonie d'autrefois. L'électrification de la sonnerie de deux petites cloches a également présenté un défi technique et acoustique.



Ces travaux ont été l'occasion de peser certaines des cloches et ainsi de vérifier les estimations toujours utilisées pour les autres (résultats p. 100).

Ce volume, richement illustré, recourt tant à une large bibliographie qu'aux sources de première main, et est également muni d'un glossaire bilingue des termes de charpenterie, qu'on aurait aimé voir s'étendre aux autres corps de métier à l'œuvre autour de Saint-Nicolas. Plusieurs tableaux et plans complètent les annexes et pointent en même temps le principal atout de cette recherche, celui d'être issu des nombreux relevés faits au cours des travaux de restauration. Cette précieuse assise documentaire permet à plusieurs contributions d'insister sur les différentes strates qui composent le bâtiment; les phases de construction, les transformations et les restaurations qui se sont succédées font de la cathédrale Saint-Nicolas un édifice toujours en mouvement, animé par des hommes aux techniques et aux idées filles de leurs temps.

David Aeby

**DEFFERRARD Florian, *La maison et l'homme: histoire sociale de Romont au Moyen Âge*, Neuchâtel: Alphil/Presses universitaires suisses, 2016**

L'ouvrage de Florian Defferrard - *La Maison et l'homme* – se veut une étude exemplaire sur l'histoire sociale de la ville de Romont, ville fondée par Pierre de Savoie en 1239, et qui représente à la fin du Moyen Âge le plus grand centre urbain du Pays de Vaud savoyard. Il s'agit d'un travail basé sur le dépouillement systématique de plusieurs fonds d'archives qui, jusqu'à maintenant, avaient été très peu exploités par les historiens. Pour la période de 1270 à 1440, l'auteur s'appuie sur un grand nombre de sources d'archives, telles des registres fiscaux, des séries de comptes de châtelainies (dès 1358) et des comptes de la ville (dès 1393). Le dépouillement sériel d'un tel corpus de sources documentaires permet à Florian Defferrard de développer plusieurs axes de recherche, notamment celui de l'histoire démographique d'un centre stratégique important situé au centre du Plateau, qui fut touché à la fin du Moyen Âge par deux moments de crise: la Peste noire de 1349 et le grand incendie de la ville de 1434.

L'ouvrage s'articule en sept chapitres. Les deux premiers décrivent les sources exploitées ainsi que les méthodes et les outils de recherche mobilisés afin de traiter une telle masse documentaire (p. 11-83). Les cinq chapitres restants (p. 85-301) sont en revanche consacrés à l'étude de différents aspects de la société romontoise à la fin du Moyen Âge (territoires, maison, propriété, population et société). Cette monographie se clôt avec un important appareil d'annexes (p. 341-485) qui résumant l'ensemble des données quantitatives récoltées par l'auteur sous forme de schémas ou de graphiques.

Après avoir rappelé les étapes les plus importantes de l'histoire romontoise de la fin du Moyen Âge, l'auteur tente la reconstitution du territoire géographique étudié par le biais des sources savoyardes et les Grosses conservées aux Archives d'Etat de Fribourg. Cette démarche amène dans un premier temps à la reconstitution cartographique de l'espace géopolitique de Romont de 1272 à 1438, période pendant laquelle la ville fait preuve d'une grande stabilité territoriale en dépit de sa position délicate dans les conflits qui sévissent au Pays de Vaud entre les ducs de Zähringen, les comtes de Genève et ceux de Savoie. L'analyse sérielle des sources documentaires permet ensuite à l'auteur

d'ébaucher le cadre du territoire urbain, en tentant de définir les frontières extérieures ainsi que son cadre juridique. L'étude de l'évolution du parcellaire urbain aboutit à une description très précise des secteurs d'habitation et de l'espace routier. Dès les premières années de sa fondation, Romont comporte donc trois zones interpénétrées aux affectations différenciées : la zone urbaine, à savoir le centre politique, économique et judiciaire, qui comprend le castrum et le burgus, auxquels vient s'ajouter la Ville-Neuve entre la fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle; la zone péri-urbaine, où se concentrent essentiellement les infrastructures proto-industrielles (moulins, battoirs perrières, vergers, etc.); la zone agricole et forestière, située à la périphérie.

Dans une perspective d'histoire démographique, l'auteur considère l'étude du binôme homme-maison comme un indicateur fondamental. De ce fait, le quatrième et le cinquième chapitre s'articulent respectivement autour de la *domus* - concept qui comprend le domicile d'un groupe de gens réunis autour d'un foyer ainsi que le patrimoine de ce groupe - et de la propriété. L'étude des quelques 350 maisons recensées par les sources savoyardes permet de comprendre l'évolution de l'habitat romontois. Du milieu du XIV<sup>e</sup> à celui du XV<sup>e</sup> siècle, la part respective de chaque quartier d'habitations reste stable: le burgus comprend 60% des maisons, alors que le castrum et le faubourg nord se partagent équitablement les 40% restants. L'expansion de l'habitat s'arrête au plus tard vers 1340, alors que de 1358 à 1438 l'analyse des extentes savoyardes montre que la transmission des biens immobiliers suit principalement deux voies : la vente et la succession. Les capitaux qui facilitent l'accès à la propriété sont essentiellement mis à disposition par l'Église et l'Hôpital, étant donné que les usuriers juifs disparaissent avec l'arrivée de la Peste et les casanes lombardes sont supprimées avant 1380.

Le sixième chapitre poursuit avec l'analyse de l'évolution de la population romontoise au travers de l'étude des structures parentales. La condition féminine est particulièrement prise en compte par Florian Defferrard. Bien que les femmes qui gouvernent seules leur ménage ne font pas partie des privilégiées, la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle coïncide avec une sorte d'«âge d'or» de la condition féminine à Romont, étant donné que les extentes savoyardes montrent clairement que le rôle des femmes à l'extérieur de la maison gagne en importance et en reconnaissance à partir de 1349. Après la Peste, les femmes se trouvent d'ailleurs régulièrement associées au patrimoine de leur protecteur. Une autre thématique d'ordre social et démographique appro-

fondie par Florian Defferrard est la migration qui, à la fin du Moyen Âge, est l'unique moyen de renouvellement de la population urbaine. L'observation des données quantitatives dégagées par les sources montre clairement que les migrants ne sont généralement pas les bienvenus et subissent une forme d'exclusion de la part des indigènes.

*La Maison et l'homme* se termine avec un chapitre consacré à l'étude de l'espace social de la ville et de son organisation. L'auteur réussit à broser un cadre de la hiérarchie régissant les charges politiques et administratives de la communauté, dominée par les bourgeois et les nobles les plus riches. Ces derniers, voient leur suprématie sociale décroître progressivement au profit d'une bourgeoisie toujours plus active dans les offices afferchés, comme la détention du sceau, le prélèvement des leydes ou d'autres redevances. La nature des sources utilisées, d'ordre essentiellement administratif, permet également de saisir le rôle joué par les clercs et les notaires, qui prennent place, au cours du XIV<sup>e</sup>, au sein de l'élite urbaine. L'auteur se penche enfin sur le rôle social exercé par l'Église, qui met au profit de la communauté les élites intellectuelles et spirituelles.

Le thèse de Florian Defferrard s'érige désormais en tant qu'étude de référence pour l'histoire sociale et économique de Romont à la fin du Moyen Âge, et elle confirme, une fois de plus, la richesse des sources administratives savoyardes. L'étude d'une documentation sérieuse et bien conservée se complète avec une excellente connaissance de la part de l'auteur des outils bibliographiques récents sur l'histoire sociale et démographique.

En concluant, l'historien rappelle que son ouvrage n'est qu'un début, une base pour le développement de recherches ultérieures sur l'histoire de Romont et sur la population des villes médiévales du Pays de Vaud. On pourra donc poursuivre l'investigation pour la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, période pendant laquelle Romont jouera un rôle de protagoniste dans deux conflits militaires d'envergure, notamment la guerre entre le duché de Savoie et la ville de Fribourg (1448) et surtout les Guerres de Bourgogne (1474-1477). Il serait ainsi intéressant de comparer les effets de la guerre sur la population et l'habitat de Romont avec ceux provoqués par les grandes épidémies du XIV<sup>e</sup> siècle et le grand incendie de 1434.

Roberto Biolzi

**BINZ-WOHLHAUSER Rita, *Katholisch bleiben? Freiburg im Üchtland während der Reformation (1520-1550)*, Zurich: Chronos, 2017**

Dans cet ouvrage fondé sur une immense documentation de première main, Rita Binz-Wohlhauser entreprend de déconstruire le tenace poncif historiographique selon lequel Fribourg aurait été depuis toujours une citadelle du catholicisme – la ville catholique par excellence de la Suisse, en contrepoint de Genève la réformée. Dans cette dernière perspective, les seuls adeptes de la Réforme y auraient été les quelques humanistes gravitant autour de la figure bien connue de Peter Falck (ca. 1468-1519), et le Conseil de ville aurait très tôt mené une sévère politique de répression, imposant même à ses habitants une « profession de foi » dès 1524. Or ce jugement, que l'on rencontre jusque sous la plume d'éminents historiens contemporains, repose sur une historiographie catholique postérieure aux faits. Rita Binz-Wohlhauser reprend donc le dossier en observant la Réforme comme un processus dans lequel s'affrontèrent divers acteurs (institutions, clergés, population) dans la ville, à l'échelle régionale (notamment face à Berne) et à celle du Corps helvétique. Rita Binz-Wohlhauser mène ce travail de contextualisation fine et de désenclavement de l'histoire de la Réforme à Fribourg en exhumant de nombreuses sources manuscrites inédites et parfois fragmentaires, protocoles des conseils, missives et chroniques en particulier.

L'auteur pose progressivement son regard sur Fribourg vers 1517. Elle montre qu'à l'intérieur du Corps helvétique, Fribourg n'a pas été reçue à rang égal en 1481. En proie à un appauvrissement croissant – sa population stagne, voire régresse de 6000 à 4500 habitants – et venant de recevoir le statut de ville libre d'Empire (1478), Fribourg évolue en symbiose plus ou moins conflictuelle avec Berne, avec qui la lie un statut de combourgeoisie depuis 1403. À Fribourg même, malgré l'absence de conditions favorables (université, imprimerie), quelques humanistes prennent parti pour les nouvelles idées religieuses, sans pour autant former un cercle aux contours nets. Certains humanistes, ainsi Peter Falck, continuent néanmoins d'adhérer aux formes de piété de l'« ancienne foi »: vénération des saints et pèlerinages. Comme à Berne, il

semble que les patriciens des conseils restent attachés au catholicisme, tandis que les artisans sont acquis aux nouvelles idées. Ce n'est néanmoins qu'en 1525 que le Conseil prononce un premier bannissement pour cause confessionnelle, tout en commuant la peine en une simple amende qui ne fut pas ruineuse. La politique suivie par le conseil fribourgeois s'avère précautionneuse et guidée par les décisions de la Diète fédérale. Ce n'est pas en 1524, mais seulement en 1527 qu'il imposa la prestation d'une «profession de foi», excluant les artisans étrangers non catholiques – sur fond d'une fermeture à l'étranger croissante depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle –, conformément à une pratique contemporaine (ainsi le serment réformé imposé par le conseil de Berne à partir de 1528). Le Conseil, dont on ne relève aucun grand remaniement en personnel, manifesta néanmoins son identité confessionnelle en organisant des processions aptes à affirmer son contrôle sur les terres traversées. À Fribourg donc, les masses ne se mobilisent pas en faveur de la Réforme, et des familles influentes ne s'exilent pas pour embrasser la nouvelle foi sans encombre. Les membres du Petit conseil sont, comme à Berne (où certains sont liés par d'anciennes alliances matrimoniales), engagés dans le mercenariat et peu disposés à mettre ces revenus en péril, en cette période économique difficile. Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le Petit conseil a engagé une politique de contrôle des institutions ecclésiastiques et adhère au Concordat de religion (1525) pour soutenir la réforme ecclésiastique. Des facteurs politiques, économiques et de piété expliquent donc au total la ligne sinueuse du Conseil, qui refusa de participer aux deux guerres de Kappel (1529-1531), maintint son alliance avec Berne et refusa de s'aligner sur les cantons catholiques de la Suisse intérieure.

Fribourg, toutefois, n'existait pas en soi. La Réforme pesa lourdement sur les relations avec Berne dans les bailliages communs. Alors que les nouvelles idées y pénétrèrent simultanément depuis le nord, l'ouest et le sud, la Réforme n'y fut adoptée qu'avec d'importants décalages : dès 1530 dans les bailliages de Morat et Grasburg, en 1564 à Grandson, au début du XVII<sup>e</sup> siècle dans celui d'Orbe-Échallens. L'un des passages les plus stimulants du livre retrace la situation inédite induite par la gestion de ces bailliages, alors doués d'une certaine autonomie. La discussion ne prit pas la forme d'un colloque ou de controverses théologiques, mais ne fut menée que sur le plan juri-

dique. À partir de 1532, on s'entendit à accorder le libre choix religieux pour contenir tout trouble. Pour éviter un affrontement armé, les pommes de discorde furent en 1537-1538 et 1554 réglées par des commissions d'arbitrage confédérales, une première dans l'espace helvétique à laquelle réagirent différemment les populations concernées.

À l'issue de sa lecture, on regrette un peu que l'auteur n'ait pas pris plus de distance face à son sujet, explicitant les questions de méthode (ainsi les changements d'échelle ou de focale) et effectuant des comparaisons qui auraient pu s'avérer éclairantes, ainsi – pourquoi pas? – avec la ville libre de Cologne étudiée par Gérald Chaix, qui «resta» aussi catholique. Il n'en reste pas moins. Serti d'une grande érudition et mené avec une argumentation aussi claire que convaincante, ce livre renouvelle complètement l'histoire de la Réforme à Fribourg et est d'ores et déjà le «classique» sur la question.

Claire Gantet

**RUSTERHOLZ Caroline, «*Deux enfants, c'est déjà pas mal.*» *Famille et fécondité en Suisse (1955-1970)*, Lausanne: Antipodes, 2017**

Le déclin de la fécondité est un processus inexorable lié à la sécularisation, à la diffusion d'idéaux individualistes, à l'industrialisation et à l'amélioration des conditions de vie dans les sociétés occidentales. Mais que sait-on exactement des motivations des couples à limiter la taille de la famille? Dans une première partie méthodologique soigneusement argumentée, Caroline Rusterholz montre que les approches socio-économiques, culturalistes (Ph. Ariès) et macro (par agrégation de données statistiques) qui jalonnent l'historiographie ont échoué à offrir des réponses satisfaisantes. Certaines conclusions appelaient à être vérifiées (par exemple, l'idée que les comportements reproductifs relèveraient de décisions rationnelles et concertées), des angles aveugles à être considérés. Ainsi, la vaste enquête menée en Suisse en 1994 avait identifié la conciliation famille-travail comme un facteur prépondérant dans la baisse de la fécondité. Elle faisait toutefois abstraction des comportements datant d'avant la généralisation de la pilule. Or c'est précisément à cette époque charnière mais mal documentée, allant des années 1950 à 1970, que s'attaque l'auteure. Une «révolution silencieuse» se joue alors au sein des couples, dans leur sphère privée où se ménagent les écarts entre normes sociales et religieuses d'une part, et pratiques reproductives d'autre part.

Suivant un modèle qui a déjà fait ses preuves dans l'étude pionnière d'Anne-Françoise Praz (sa directrice de thèse)<sup>1</sup>, l'auteure compare Fribourg la catholique à Lausanne la protestante afin de tester le facteur confessionnel dans l'équation. L'étude se déploie sur trois principaux axes d'analyse portant respectivement sur les contraintes socio-économiques, sur les discours politiques, médiatiques, scolaires, religieux et médicaux qui fixent les normes de bonne parentalité et de bonne sexualité, et enfin sur les témoins. Il s'agissait d'évaluer l'impact des deux premiers axes sur un échantillon de 48 personnes issues des classes moyennes et populaires, réparties entre les deux villes, les deux sexes, les confessions et les origines (urbaines, campagnardes et étrangères).

<sup>1</sup> PRAZ Anne-Françoise, *De l'enfant utile à l'enfant précieux. Filles et garçons dans les cantons de Vaud et de Fribourg (1860-1930)*, Lausanne: Antipodes, 2005.



Il faut d'emblée souligner l'intérêt de l'enquête orale, qui constitue un défi pour une jeune historienne appelée à questionner sur un sujet sensible des témoins âgés de 66 à 91 ans au moment des entretiens. En dépit de l'évolution des mentalités, une gêne souvent palpable se manifeste à travers des soupirs et des euphémismes pour évoquer les méthodes contraceptives. «Vous posez de ces questions! Mais ma chère. Oh la la la. Puis vous allez avoir un vieux grigou qui va scruter vos réponses! Avec beaucoup d'intérêt et un coin de salive.» Les réactions insurgées comme celle d'Anne-Sophie (née en 1929) sont toutefois rares, et l'auteure parvient toujours à en tirer des enseignements. Par exemple, sur les persistances de la «norme du silence» intériorisée pendant l'enfance, et sur l'ignorance des jeunes femmes, érigée en vertu. Avant le mariage, les informations étaient au mieux lacunaires, glanées auprès des amies ou, pour les plus téméraires, en librairie. Dans l'échantillon, seules 15 femmes sur 35 affirment avoir eu «des renseignements» avant de se marier sur la manière d'avoir des enfants, plus rarement sur la manière de ne pas en avoir. Les hommes sont un peu mieux lotis, quoique la pudeur dans l'échange horizontal d'informations semble être la règle plutôt que l'exception.

Après le mariage, la tendance s'inverse. Les femmes prennent davantage d'initiatives, en raison d'un intérêt plus immédiat à espacer ou stopper les naissances. Lausannoises et Fribourgeoises ne sont pas logées à la même enseigne. Les premières sont toutes renseignées sur les différentes méthodes par les gynécologues qui, contrairement à leurs confrères catholiques, ne rechignent pas à prescrire la pilule une fois commercialisée. Les secondes sont gratifiées de conseils cryptiques de médecins conservateurs. Les injonctions à la «responsabilité» et à la «restriction des plaisirs» des Dr Nordmann et de Buman correspondent en tous points à la doctrine catholique. Leur impact, conjugué à celui de la famille, s'avère en revanche plus fort que celles de directeurs de conscience. Le refus de proposer des alternatives au coït interrompu et à la méthode Ogino (la «roulette du Vatican»!) a des conséquences directes sur certaines patientes, qui tombent enceintes pour la troisième ou quatrième fois au détriment de leur santé.

L'impact des confesseurs, par comparaison, semble moindre. L'étude constate la rareté des prêtres inquisiteurs qui refusent l'absolution ou enjoignent à faire plus d'enfants. Elle confirme l'élargissement d'un «fossé entre [discours religieux] et réalité sociale»<sup>2</sup> déjà observé pour la période de l'entre-deux-guerres. Ce n'est donc pas en relativisant l'influence de la religion sur les comportements reproducteurs que l'enquête est la plus innovante. Mais elle a le mérite de donner à comprendre le sentiment de culpabilité qui terrassait certaines catholiques en particulier, et d'identifier les diktats comme facteur d'éloignement de l'Église. Ses principaux acquis résident dans la nuance ou la révision de certains présupposés. Elle met ainsi en lumière la valorisation chez les témoins d'un certain hasard dans la venue des enfants et leur refus presque généralisé de toute planification trop stricte. Elle démontre enfin que la motivation principale à réduire la taille de la famille en milieu urbain entre 1955 et 1970 n'est pas l'émancipation féminine par le retour au travail, mais l'investissement dans le confort de la famille, la formation des enfants et la qualité du temps passé avec eux.

<sup>2</sup> Ibidem, p. 411.

Stéphanie Roulin

**MONNEY Jean-Blaise, THIÉBAUD Charles-Edouard,  
*Les origines du Service des forêts et de la faune,*  
Fribourg: Service des Forêts et de la Faune, 2016**

La mousse et les roseaux cachent des mondes grouillant de vie. Les plus visibles habitants des bois, des lacs et des rivières sont des mammifères et des poissons, presque tous bons à manger, mais aussi des arbres, non moins vivants (ce sont même les seuls citoyens de la commune forestière de Galm) et non moins nécessaires comme ressource pour l'espèce humaine. Ah, les hommes, on allait les oublier ! Forestiers et bûcherons, gardes-faune et biologistes, ils sont les gestionnaires de cet univers forestier qui, après avoir nourri les ruraux d'autrefois, attire les urbains d'aujourd'hui en quête de détente et de loisirs.

Le problème est que cet attrait génère un conflit triangulaire entre habitants, gestionnaires et usagers de la forêt – vous, moi, tout le monde, chasseurs et pêcheurs, cavaliers et vététistes, champignonneurs et cueilleurs de myrtilles, joggeurs et amoureux... L'apaisement des conflits passant par une meilleure connaissance réciproque des parties, on se réjouit de voir diffusé cet autoportrait du principal gestionnaire, le Service cantonal des forêts et de la faune (SFF).

La posture des auteurs est modeste, leur propos strictement cadré : il s'agit d'une histoire administrative. Elle est deux fois bienvenue, parce que ce genre est rare dans notre historiographie et parce que ces fonctionnaires-là sont souvent des gens passionnants. Même quand ils sont diplômés d'une École polytechnique fédérale, leur savoir ne tue pas leur capacité d'admirer la nature, en quoi ils se révèlent dignes descendants de Jean de La Fontaine, maître des eaux et forêts à Château-Thierry (duché de Bouillon). On apprend avec profit, par ailleurs, comment a évolué le SFF; la succession de ces organigrammes de bureaux, sections et départements, triages et arrondissements peut sembler fastidieuse, mais voir comment se forme et s'étend le cadre administratif prémunit contre une conception désincarnée de l'État et des lois.

Et puis, sous cette histoire bureaucratiquement plane, on trouve l'histoire politique, au profil bien marqué. Un exemple anecdotique, mais révélateur des mœurs d'avant-hier, la nomination du premier inspecteur en chef

des forêts Julien de Schaller en 1830 (p. 19). Le Conseil d'État, où siégeait son père, lui avait réservé le poste quatre ans plus tôt: c'était la condition posée par le papa pour que le fiston partît en Allemagne suivre les études adéquates ! Quant aux mœurs d'hier... En 1952, la droite du Conseil d'État confectionnait pour l'agrarien Georges Ducotterd, élu à la fureur des conservateurs<sup>1</sup>, l'étrange «Direction militaire, des forêts et des vignes»; car il n'était pas question de donner à l'intrus, tout ingénieur agronome qu'il fût, l'important service de l'agriculture, qu'il avait brillamment conduit comme haut fonctionnaire; mais on devait lui offrir un lot de consolation, en trompe-l'œil. Plus sérieusement, l'histoire du SFF montre aussi l'administration face à des enjeux extrêmement sensibles, comme la liberté de la chasse (régime du permis vs chasses gardées), source d'une bataille référendaire homérique en 1928. Écume idéologique? Pour une part seulement. L'histoire de la forêt est aussi celle de très durs et très anciens conflits sociaux. Entre 1800 et 1950, bornes chronologique observées par Monney et Thiébaud, ils n'existent plus qu'à basse intensité, sous la forme d'une délinquance spécifique: le fravail (vol de bois) et le braconnage. L'action du SFF n'a pas été pour rien dans cet apaisement.

Jean Steinauer

<sup>1</sup> Voir CHENAUX Anne, «"Un traître! Un déserteur!" La rude élection de Georges Ducotterd», *Annales fribourgeoise*, 68, 2006, p. 89-99.

## **LAUPER Aloys, *Le manoir de Weck de Villars d'En bas, à Pierrafortscha, Patrimoine fribourgeois/Freiburger Kulturgüter, (hors série), 2016***

Ils étaient trois frères de Weck, trois patriciens ultra-conservateurs: Rodolphe (1784-1858), François (1785-1862) et Albert (1791-1850). Après la défaite du Sonderbund, ils tâchèrent de l'exil à Saint-Julien-en-Genevois, pour les deux premiers, ou de la prison à l'ancien couvent des Augustins, en l'Auge, pour Albert; puis ils reprirent leur carrière dans les hauts de la république et leur vie sociale dans l'aristocratie. L'aîné, intéressé par l'agronomie, est resté dans l'histoire comme avoyer et conseiller d'État; le cadet avait été préfet de Morat et président du tribunal d'appel; le benjamin, colonel, était en outre un botaniste passionné. Ils avaient pour biotope d'origine un vaste domaine, à Villars-sur-Marly, qu'en 1846 Rodolphe et Albert se partagèrent à parts égales, chacune équipée d'un château: d'En haut, d'En bas. C'est le dernier, bâti en 1841-1846, qui fait l'objet de la publication signalée ici.

Son architecte a aussi dessiné pour le troisième frère, François, le manoir des Bonnes-Fontaines, où vécut le héros de la génération suivante, l'homme d'État Louis de Weck-Reynold; mais cette demeure n'a pas été aussi bien conservée que le château de Villars-d'En-bas. L'architecte, Joseph ou «Joson» de Raemy de Schmitten (1800-1873), était un cousin des maîtres de l'ouvrage («Nous sommes tous cousins, dans la société», dit Gonzague de Reynold), qu'il avait fréquentés à l'armée et au Grand Conseil. Plus qu'eux, d'ailleurs, il devait pâtir dans sa carrière de la défaite du Sonderbund. Joson de Raemy présente un profil de haut fonctionnaire et de politicien: inspecteur cantonal des Ponts et chaussées, député, et conseiller communal chargé de l'Édilité dans la capitale. La séparation était alors moins nette qu'aujourd'hui entre les professions d'ingénieur et d'architecte, comme entre le service public et la commande privée. La demeure élevée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle a été remaniée à la fin des années 1920. Au centre du domaine, elle participe d'une formule très Ancien Régime – telle qu'on la rencontre par exemple à Balliswyl – avec manoir, dépendances, ferme et chapelle, mais réinterprétée au gré de changements successifs, dictés par les besoins des propriétaires et par le goût du temps. Tel qu'il se présente au début du troisième millénaire, le château d'En bas exprime donc parfaitement, dans son architecture comme dans son ameublement et sa décoration, l'art de vivre et la conscience de soi entretenus depuis deux cents ans dans une famille patricienne. La brochure du SBC, illustrée avec opulence, en donne une idée.

Jean Steinauer